

Le Chant de Léandra



Marie-Léandre Verdol

Marie-Léandre Verdol

Le Chant de Léandra

© Marie-Léandre Verdol, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7848-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

À ma mère,

À toi qui as façonné une grande partie de la femme que je suis devenue,

À toi dont l'absence pèse encore comme une ombre silencieuse,

À toi que je n'ai jamais cessé de chercher dans les replis du temps,

Ce manuscrit est pour toi.

Parce que je n'ai jamais vraiment fait ton deuil,

Parce que ton amour me manque toujours,

Parce que malgré tout, tu es là,

Dans chaque mot, dans chaque souvenir,

Dans chaque battement de mon cœur.

Là où tout commença

La famille de Léandra vivait dans la maison ancestrale de ses arrière-grands-parents maternels, Stéphanie et Hippolyte. Bien que autonome, Stéphanie ne pouvait vivre seule. Marie-Léandre, la mère de Léandra, prenait soin d'elle : elle lui préparait ses repas, faisait sa lessive et l'accompagnait chez le médecin.

Léandra avait peu connu son arrière-grand-père, Hippolyte, décédé lorsqu'elle était encore jeune. Vers l'âge de neuf ans, son père construisit leur propre maison. Après le décès de Stéphanie, la famille déménagea pour s'y installer.

Stéphanie répétait souvent à Léandra : « Passe l'examen de ta première communion et je t'offrirai un beau cadeau. » Cependant, le jour de cet examen de foi, Stéphanie s'éteignit, laissant derrière elle une promesse non tenue et un vide immense dans le cœur de Léandra.

Léandra se souvenait encore de l'odeur sucrée de la vanille flottant dans l'air chaud de l'île. Dans son enfance, ces parfums se mêlaient au vent salé venu de l'Atlantique et au regard sévère de son père.

Née dans les années 1940, au cœur d'une île tropicale des Caraïbes encore marquée par l'ombre de l'esclavage, elle avait grandi dans une famille modeste, mais unie. Elle était la deuxième d'une fratrie de cinq enfants : deux filles et trois garçons. Elle comprit très tôt que, dans ce monde, l'amour et l'autorité allaient souvent de pair. Son père, intransigeant, ne tolérait ni l'insolence ni l'échec, et les punitions tombaient aussi sûrement que la pluie tropicale.

Léandra était une enfant réservée, obéissante, ne créant jamais de problèmes. Dès son plus jeune âge, elle avait appris à se conformer aux attentes de sa famille et de la société. À l'époque, les filles de bonne famille ne sortaient presque jamais de chez elles, hormis pour aller à l'école et assister à la messe du dimanche. Ce jour-là, la famille se préparait avec soin. Le dimanche était rythmé par différents offices religieux, auxquels il était impensable de manquer. Son père tenait particulièrement à ce que toute la famille assiste à la messe du dimanche matin, et tous les matins, ils devaient se rendre à l'église. Pour Léandra, l'église devenait un lieu de loisirs, car elle y passait la majeure partie de son temps.

La mère de Léandra était une femme très effacée, qui ne se rebellait jamais. Ayant perdu ses deux parents à un jeune âge, elle avait été obligée de se conformer aux attentes des autres. Elle n'avait pas le choix ; elle suivait le mouvement, ce qui n'était pas vraiment idéal pour se construire ou développer sa confiance en soi. Cette peur de l'abandon la hantait constamment. Elle n'évoquait jamais ce qu'elle ressentait, subissant les choses et les gens sans jamais exprimer ses émotions. Elle n'avait jamais pris l'habitude de décider quoi que ce soit pour elle-même. Malgré tout cela, elle faisait preuve d'une grande empathie envers les autres. Comme on dit, elle ne ferait pas de mal à une mouche. Sa gentillesse et son altruisme étaient évidents pour tous ceux qui la connaissaient, même si elle ne savait pas se protéger des attentes et des demandes des autres.

Pourtant, c'est sur cette terre aux contrastes saisissants que Léandra forgea son caractère, là où la douceur des paysages dissimulait parfois la rudesse des destins. À cette époque, la communication entre parents et enfants était souvent implicite. Les échanges passaient par des regards, et sans un mot, les enfants comprenaient ce qu'on attendait d'eux. Ils n'avaient pas leur mot à dire : ainsi fonctionnaient les choses.

Léandra se souvenait que, lorsque des amis de la famille venaient à la maison, il suffisait qu'elle, ses frères et sa sœur les saluent pour qu'un simple regard de leurs parents leur indique qu'il était temps de regagner leur chambre.

Cette simplicité dans les interactions familiales reflétait une époque où les rôles étaient bien définis, et où l'obéissance et le respect des règles allaient de soi. Ces codes tacites marquèrent profondément Léandra, façonnant son caractère et son rapport aux autres.

Devenue adulte, elle avait encore du mal à s'ouvrir. Lorsqu'elle s'exprimait, son ton devenait parfois dur, en décalage avec sa véritable nature. Ces conflits intérieurs, hérités d'une enfance où la parole était rare et réprimée, la remplissaient de culpabilité.

Chaque soir, Léandra, ses frères et sa sœur devaient présenter leur carnet de liaison, un outil de communication entre les parents et l'équipe pédagogique. Ce carnet contenait les devoirs de la semaine. L'un après l'autre, ils passaient devant

leur père et récitaient leurs leçons. Malheur à celui qui bégayait ou hésitait : d'un geste brusque, leur père lui jetait le cahier au visage, lui ordonnant de retourner réviser. Tant que la leçon n'était pas maîtrisée, il était hors de question d'aller se coucher.

Le lendemain matin, la fratrie se présentait de nouveau devant lui pour réciter leurs devoirs. Cette discipline implacable ne laissait place à aucune faiblesse. Pourtant, malgré sa dureté, leur père était convaincu d'agir pour leur bien. À sa manière, il veillait sur eux, persuadé que seule l'exigence leur garantirait un avenir digne.

Une nuit, alors que Léandra s'endormait en pleurant après une dure correction, son père, la croyant profondément assoupie, ajusta sa couverture et posa brièvement une main sur son front avant de s'éloigner.

Un voisin lui demanda un jour pourquoi il se montrait si strict.

— Si nous ne leur apprenons pas la rigueur, qui le fera ? Le monde ne leur fera pas de cadeau.

Un flashback : le père se plongeait dans ses souvenirs, dans lesquels, encore enfant, lui aussi était puni sévèrement pour une erreur en récitant ses leçons.

— Tu n'as pas le droit à l'erreur. Si tu ne veux pas retourner aux champs, sois meilleur que les autres.

Ces mots résonnèrent dans son esprit, réveillant un souvenir lointain. La voix de son père lui revenait, implacable :

« Si tu as de mauvaises notes à l'école, tu iras travailler chez les Maîtres. »

Elle se revit, petite fille, hochant la tête en silence, la gorge serrée par l'angoisse. À l'époque, elle ne doutait pas un instant qu'il disait vrai. L'échec, c'était l'humiliation. La servitude. Le retour à la misère.

Adulte, Léandra aidait un enfant à apprendre ses leçons, mais la fatigue et l'impatience prirent le dessus.

— Relis encore, ordonna-t-elle, la voix plus dure qu'elle ne l'aurait voulu.

L'enfant hésita, fronça les sourcils. Il ouvrit la bouche, mais buta sur un mot. Un agacement froid lui monta à la gorge de Léandra. Pourquoi n'y arrivait-il

pas ? Pourquoi ne faisait-il pas plus d'efforts ?

— Tu n'écoutes pas ! Recommence ! lança-t-elle brusquement, sans même y réfléchir.

L'enfant sursauta, les doigts crispés sur son cahier. Son regard se troubla, oscillant entre confusion et peur. Et là, tout bascula.

Elle se revit, des années plus tôt, à sa propre place.

La voix de son père résonna dans la pièce :

— Recommence !

Elle sentit son souffle se bloquer. La même posture, le même ton sec, la même intransigeance.

Exige l'excellence. Ne tolère pas la faiblesse.

Mais en voyant les larmes dans les yeux de l'enfant, une étrange douleur naquit en elle.

Elle recula d'un pas, comme si elle s'éloignait d'un miroir où elle ne voulait pas se voir.

— Mon Dieu... murmura-t-elle. Je suis comme lui.

Le silence était lourd. L'enfant la regardait, les lèvres tremblantes.

Alors, pour la première fois, elle fit ce que son père n'avait jamais fait : elle soupira, s'adoucit et s'agenouilla à sa hauteur.

— Pardon, murmura-t-elle en prenant une grande inspiration. On va reprendre doucement, d'accord ?

L'enfant hésita, puis hocha la tête.

Ce soir-là, Léandra comprit qu'il n'était pas trop tard pour faire autrement.

Après l'abolition de l'esclavage, nombreux étaient les parents convaincus que seule l'éducation permettrait à leurs enfants de s'élever socialement et d'échapper à la précarité. Dans un monde où tout restait à reconstruire pour les anciens esclaves et leurs descendants, l'instruction apparaissait comme la seule arme capable de leur assurer un avenir digne.

C'est dans cet état d'esprit que le père de Léandra éleva ses enfants. Pour lui, l'excellence scolaire n'était pas une option, mais une nécessité absolue. L'échec, même minime, était inacceptable, car il représentait une menace pour leur avenir. Cette exigence extrême pouvait sembler dure, parfois injuste, mais elle était portée par une peur profonde : celle de voir ses enfants condamnés à un destin qu'il connaissait trop bien.

Le père de Léandra se souvenait encore des longues soirées passées à réciter ses leçons sous l'œil intransigeant de son propre père lorsqu'il était petit garçon. Il avait appris à lire sous la lueur tremblotante d'une lampe à pétrole, le dos courbé, les doigts crispés sur son cahier. Un seul faux pas, un seul mot mal prononcé, et la correction tombait.

« Si tu veux t'en sortir, tu dois être meilleur que les autres », répétait son père.
« Il n'y a pas de place pour la médiocrité. »

Il n'y avait pas de place pour l'enfance.

La réflexion du père

Le monde n'avait pas changé, pas vraiment. L'abolition de l'esclavage n'avait pas offert l'égalité, seulement une liberté précaire. Ceux qui réussissaient étaient ceux qui ne faiblissaient jamais. Il ne suffisait pas d'être bon, il fallait être excellent. Ses enfants devaient être irréprochables, sous peine de retomber dans l'ombre. Alors oui, il se montrait dur. Mais c'était le prix à payer pour leur éviter un destin qu'il connaissait trop bien.

Le père de Léandra ne disait jamais : « Je suis fier de toi. » Mais ce soir-là, lorsqu'elle récita sa leçon sans une seule faute, il hocha lentement la tête avant de lui tendre son cahier sans un mot. Ce simple geste valait toutes les félicitations du monde. Cette rigueur, il l'avait lui-même subie enfant.

Chapitre 1

Une enfance douce-amère

Les premières années de la vie de Léandra furent empreintes d'une douce sérénité, marquées par la chaleur et la tendresse d'un foyer stable, où l'amour de ses parents semblait être une évidence. Avant que le vent du changement ne souffle sur son existence, Léandra vivait une enfance comme tant d'autres, avec des rires qui résonnaient dans les pièces de la maison, des jeux innocents dans le jardin familial, et une complicité unique avec ses parents, qu'elle croyait inébranlable.

Ses parents, d'origine modeste, avaient toujours mis un point d'honneur à offrir à leurs enfants ce qu'ils n'avaient pas eu eux-mêmes : une stabilité affective et une présence constante. Son père, homme au caractère ferme mais juste, travaillait dur pour subvenir aux besoins de la famille. Il rentrait souvent tard du travail, le visage fatigué, mais illuminé par le sourire de ses enfants qui venaient l'accueillir à la porte. Léandra l'admirait énormément. À ses yeux, il était le pilier de leur foyer, l'homme fort sur qui elle pouvait toujours compter. Leurs moments de complicité étaient rares mais précieux. Elle se souvenait de ces après-midi où il l'emmenait avec lui pour faire des courses ou réparer quelque chose à la maison. C'étaient des moments simples, mais pour Léandra, ils symbolisaient un lien profond.

Sa mère, quant à elle, représentait la douceur incarnée. C'était une femme aimante, toujours présente, attentive à chaque détail du quotidien de ses enfants. Elle avait le don de transformer les moments ordinaires en souvenirs extraordinaires. Les goûters qu'elle préparait, les histoires qu'elle racontait avant de dormir, tout cela constituait l'univers rassurant de Léandra. Avec elle, tout semblait plus léger, plus facile. Elle n'avait pas seulement une autorité naturelle, mais une capacité à comprendre les émotions de ses enfants sans qu'ils aient besoin de dire un mot. Léandra ressentait cette connexion particulièrement forte avec sa mère. Il suffisait d'un regard pour que sa mère sache ce qu'elle